

soixante-cinq révolutions que se termine le livre de M. Schlumberger.

Cette instabilité du pouvoir tenait surtout à ce qu'à Byzance il n'y avait pas de sang royal, et qu'aucune maison, — à part une seule dont nous allons parler, — ne put durer assez longtemps pour que son origine eût le temps de se faire oublier. Or cette origine était presque toujours une usurpation : comment y trouver le principe d'une légitimité qui eût frappé d'illégalité toute tentative de révolution nouvelle ? Le droit d'un empereur étant presque toujours incertain, tout le monde pouvait arriver à l'empire. Tout le monde est assez noble pour y prétendre. Qui donc se serait trouvé de trop modeste extraction pour ne pas aspirer à la pourpre ? Léon I^{er} avait d'abord été boucher ; Justin I^{er} était venu à Constantinople, pieds nus, la besace sur le dos, de son village de l'Illyricum ; Phocas était un simple centurion quand il prit la place de Maurice ; Léon III avait d'abord été artisan et gagne-petit ; Léon V était né de parents arméniens chassés de leur pays pour leurs méfaits ; Michel II et Basile I^{er} avaient été palefreniers. Dès lors n'importe quel aventurier, n'importe quel soldat heureux pouvait être roi. Les supplices atroces qui, au Forum Amastrianum, déchiraient les conspirateurs malheureux ne décourageaient pas les autres ; on pouvait toujours espérer être plus habile ou mieux servi par la fortune.

II

Le souverain de Byzance procédait, à certains égards, de l'*Imperator* de Rome ; mais à Byzance, le